

che à la terre! comme il aime à faire retentir ses terribles leçons dans cette cour brillante, dans ce Versailles élevé comme par enchantement, devant ce jeune roi enivré de gloire, d'amour et de flatterie, parmi ces hommes si occupés du monde, qui oublient la mort, et que la mort n'oubliera pas! Quelle *tristesse chrétienne* dans ces paroles! ce n'est point cette vague mélancolie qui nourrit ses chagrins avec une sorte de tendresse, et cherche des émotions dans la douleur; c'est une tristesse grave et sincère qui se tourne vers la religion plutôt que vers la rêverie; c'est le recueillement d'une âme pieuse plutôt que le désaveu d'une sensibilité inquiète.

La vérité dans les oraisons funèbres n'est pas la vérité de l'histoire. Bossuet attaque avec force l'orgueil et l'ambition, mais il ne nomme jamais les coupables; il est libre avec les choses et mesuré avec les personnes. Cependant, quand leur tombe est déjà refermée depuis quelque temps, il parle des grands de la terre comme en parlera l'histoire; alors il juge en homme d'État: voyez comme il apprécie la Fronde et ces derniers efforts d'une liberté remuante, et ce ministre persécuté et devenu nécessaire par ses malheurs, où l'autorité souveraine était engagée. Disons-le, dans cette manière libre de juger des hommes, on reconnaît parfois l'hôte de Chantilly. Bossuet visitait souvent ce prince qui gênait peut-être la cour de l'éclat de sa gloire née avant Louis XIV, ce frondeur inquiet devenu sujet respectueux, mais qui tenait à Chantilly une sorte de cour indépendante avec réserve, et qui ne fut jamais ni l'esclave ni la rivale de celle de Versailles. Bossuet, peut-être à son insu, rapportait des entretiens de Condé quelque chose de libre et de hardi qui se mêlait aisément à la franchise de l'orateur chrétien.

La philosophie du dix-huitième siècle traite l'oraison funèbre d'éloquence servile, consacrée à la gloire des grands, et qui dédaigne les vertus roturières; justes reproches, si l'oraison funèbre n'était qu'un panégyrique: mais c'est une grande leçon donnée au nom de la mort; et quand Bossuet se fait entendre près du cercueil des princes et des rois, c'est pour mieux confondre la vanité humaine en attestant ces titres et ces inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, et tout ce magnifique témoignage de notre néant. Obscurs comme nous, les hommes ordinaires ne meurent que pour leur famille, et le monde n'a rien à apprendre auprès de leur tombeau; mais quand une jeune princesse se sèche du matin au soir comme l'herbe des champs, quand du milieu des fêtes et des plaisirs elle tombe tout à coup entre les mains de la mort, c'est alors que l'homme reconnaît la petitesse de l'orgueil humain. Rois, princes, ministres, pleurés par Bossuet, dites-nous si c'est vous flatter que de montrer avec quel dédain Dieu vous sacrifie à l'instruction des hommes pendant qu'ils tremblent sous vos mains? Pourquoi envier ces louanges données à leur naissance et à leurs titres, vaine gloire qui n'empê-

¹ Voyez la Visite de Burnet à Chantilly. — Histoire de mon temps

che pas qu'ils ne descendent au tombeau pour nous servir d'enseignements? Laissez vanter ces princes anéantis; laissez parler la victime; le sacrifice est prêt. Ainsi dans le génie de Bossuet il s'est trouvé une éloquence qui flatte sans déshonneur; car elle n'élève l'homme que pour l'abaisser devant Dieu, et il n'y a pas un de ces éloges donnés à de froides poussières qui ne fasse trembler comme une terrible leçon.

Finissons par un trait qui achève de peindre Bossuet, et cette foi ardente et vive qui fut une partie de son génie.

Bossuet était près de mourir; l'abbé Le Dieu, son secrétaire, à genoux près de son lit, le suppliait de penser quelquefois à ses amis qu'il laissait sur la terre et qui étaient si dévoués à sa gloire. A ce mot de gloire qui venait troubler la pieuse humilité de ses derniers instants, Bossuet, ranimé par une sainte indignation, se souleva à demi, et retrouva assez de force pour s'écrier: Cessez ces discours, et demandez pour moi à Dieu pardon de mes péchés!

Sublime effroi! voilà cet homme qui fut grand entre tant de grands hommes, qui convertit Turenne, qui loua Condé, combattit Fénelon et correspondit avec Leibnitz: que craint-il en mourant? c'est qu'on ne s'entretienne de sa gloire plus que de ses péchés; et il se fait un scrupule d'être immortel dans la mémoire des hommes, quand son âme attend encore les jugements de Dieu. Eh bien! tristes témoins de sa mort, laissez mourir, comme un juste obscur, le défenseur de la religion et le dernier Père de l'Église; laissez-le s'abaisser sous la crainte du Seigneur; il n'échappera pas à cette renommée qu'il redoute, et l'admirable humilité de sa mort chrétienne vient, comme malgré lui, couronner la gloire de sa vie. C'est à la postérité, qui ne se fait point de scrupules dans son admiration, c'est à elle de rendre un libre hommage à la mémoire de Bossuet.

Esprit fait pour ordonner plutôt que pour discuter, il aime l'autorité et craint l'indépendance; son génie convenait à son époque, à la monarchie absolue, à l'Église calme et respectée, à la littérature naissante et régulière. Dictateur superbe de l'esprit humain, il plie son siècle sous le joug: politique, littérature, histoire, philosophie, viennent, au son de sa voix imposante, se renfermer dans le cercle immuable de la foi. Ses contemporains admirent et se soumettent: mais il en est de la domination du génie comme de l'empire des conquérants, qui se disperse après leur mort; il n'y a que leur gloire qui reste impérissable. Bossuet meurt, et le majestueux faisceau de sa dictature est brisé sans retour; l'esprit humain s'échappe de tous côtés; déjà la royauté de Louis XIV a perdu le prestige de ses victoires; déjà le scepticisme perce avec Fontenelle; enfin Voltaire est né, jeune et audacieux conquérant qui va transporter l'empire à d'autres idées qui elles-mêmes ne le garderont pas. Tant il est vrai que l'esprit humain, dans son indomptable et éternelle liberté, ne souffre même que pour un temps le despotisme glorieux du génie.

ÉLOGE DE BOSSUET. DISCOURS

QUI A PARTAGÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
DANS SA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 AOUT 1827;

PAR M. PATIN,

ANCIEN MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE, BIBLIOTHÉCAIRE DU CHÂTEAU ROYAL DE SAINT-CLOUD.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme.

S. JEAN chap. VII, v. 46.

La louange languit auprès des grands noms: cette parole de Bossuet n'est-elle pas l'arrêt de ses panégyristes? ne doivent-ils pas se sentir découragés et vaincus d'avance par la vive émotion, par l'immense attente que son nom seul fait naître? Après tant de monuments que lui ont érigés à l'envi les arts et l'éloquence, la science de la religion et la critique profane; après ces images vivantes où son âme respire avec ses traits, ces commentaires, ces histoires de ses travaux et de ses pensées, tous ces accents d'enthousiasme qui, depuis le siècle dont il fut écouté jusqu'à notre âge, n'ont cessé de retentir comme les échos de sa voix, si son éloge reste encore à faire, c'est un éclatant témoignage que cet éloge est impossible, et que la louange n'a pas de prise sur une telle gloire.

Repoussons donc d'abord la vaine et présomptueuse espérance d'offrir à la mémoire de Bossuet un tribut qui serait toujours trop indigne d'elle, et dont elle n'a pas besoin. N'aspirons à rien de plus qu'à satisfaire, après tant d'autres, ce sentiment de reconnaissance que doit tout Français et tout homme à celui qui a tant honoré notre Église, notre patrie, et, on peut le dire, la nature humaine. Dans un sujet si grand, la faiblesse de nos paroles, loin de répondre à la pensée publique, ne pourra peut-être suffire à la nôtre. Nous nous consolerons de cette impuissance, en songeant que, pour nous du moins, notre travail n'aura pas été tout à fait stérile. Ce n'est pas une peine perdue que de s'animer, par l'étude d'une belle vie et d'admirables œuvres, à l'amour du génie et de la vertu.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui place si haut l'éloquence, c'est qu'elle ne peut être excitée que par une forte conviction, par l'intérêt d'une noble cause. L'amour de la liberté et de la patrie, le sentiment de la beauté morale, avaient

produit dans l'antiquité les prodiges de l'école et de la tribune. Depuis, dans la décadence du monde païen, lorsque désabusé de ses croyances, fatigué de ses systèmes, il périssait par tous les vices de l'esclavage, parurent ces orateurs qui l'appelèrent à une vie nouvelle, lui révélèrent le secret de notre nature et de notre vocation, enseignèrent aux puissants la pitié, aux faibles l'espérance, à tous la charité, et, au milieu des misères et des calamités de cette époque, parurent si secourables, qu'une éloquence étrangère à la terre en devint bientôt la première puissance. Sans doute, à mesure qu'il s'est retiré des affaires humaines, le ministère de la parole sacrée a perdu quelque chose de l'expression passionnée qu'il y avait prise. Mais ce qu'il ne pouvait perdre, c'est le caractère de grandeur qu'il tient de sa haute destination, de sa céleste origine.

Bossuet surtout l'a fait voir; Bossuet, qui, malgré l'immense intervalle des temps, la complète révolution des mœurs, s'allie naturellement dans notre pensée aux fondateurs du christianisme; Bossuet, qui soutint et continua leur ouvrage par les mêmes vertus, la même science, les mêmes talents; en qui se rencontrèrent la pureté du prêtre, le zèle de l'évêque, l'autorité du docteur, et l'empire d'une éloquence sans égale parmi les hommes: génie puissant et sublime, jeté au milieu d'un siècle de grandeurs et de lumières, qu'il semblait encore éclairer et ennoblir; à qui fut donné sur les esprits les plus forts comme les plus brillants et les plus délicats; sur les âmes les plus hautes comme les plus tendres, sur les personnages les plus célèbres, les plus éminents en naissance et en dignités, une véritable domination morale, une sorte d'épiscopat nouveau!

Cette carrière, qui devait se prolonger, par des écrits immortels, au delà des bornes de sa longue vie, semble commencer avec elle. Il naît dans une

famille où, dès le berceau, de saints exemples l'entourent, et le forment sans effort à la connaissance comme à la pratique des vertus chrétiennes. C'était un usage digne de la gravité de ces temps, et dont la tradition se perpétuait dans cette maison respectable, que les principaux événements de la vie domestique fussent consignés sur un registre particulier, et sanctifiés par quelque citation de l'Écriture. *Dieu l'a guidé, Dieu l'a instruit...*¹ : voilà par quelles paroles avait été consacrée, dans ces simples et touchantes annales, l'époque heureuse de la naissance de Bossuet. Quelques années s'écoulaient, et ce vœu de la tendresse paternelle s'accomplissait comme une promesse du ciel.

Le jeune et ardent disciple de l'antiquité classique se sent tout à coup attiré vers une école plus grave et plus sainte. Un livre tombe entre ses mains, qui captive aussitôt son imagination, tout enchantée qu'elle est par le séduisant langage des muses grecques et latines. Comment se révèle à une si tendre et si neuve intelligence la sublime beauté de ce livre que l'homme n'a point écrit? Un instinct secret lui a-t-il permis, comme à quelques-uns de ses plus illustres contemporains, de pénétrer dans l'avenir de son génie? Est-ce là cette illumination soudaine qui éclaire, dit-on, ces grands esprits sur la nature de leurs facultés, en les leur montrant dans autrui comme dans un miroir fidèle? Bossuet a-t-il rencontré dans la Bible sa ressemblance et son image, ainsi que Pascal dans les livres d'Euclide, Malebranche dans ceux de Descartes? Ou bien, y aurait-il ici quelque chose de plus même que cette haute vocation? et cet enfant, choisi de Dieu pour être un jour un si éloquent interprète de sa parole, aurait-il, comme Augustin, entendu une voix qui l'appelle et l'invite à la lecture des saints livres?

Désormais ils ne quitteront plus ses mains; ils tiendront toujours arrêtés ses yeux et son esprit; la légèreté de l'enfance et les dissipations de la jeunesse, ces soins qui troublent notre âge mûr, ces langueurs qui assoupissent nos derniers jours, rien n'en pourra un seul instant détourner ses pensées; dans les écoles et dans le temple, à la ville, à la cour, pendant ses voyages, au sein de la retraite, ils seront toujours près de lui; il y trouvera toutes ses joies, toutes ses consolations, toutes ses espérances, son étude, son inspiration, son génie : voilà la source sublime et cachée d'où tomberont, comme du ciel, ces torrents de doctrine et d'éloquence, ce fleuve dont l'onde inépuisable, le cours majestueux, étonneront la terre.

Bossuet est à peine sorti de l'enfance, que déjà quelques honneurs ecclésiastiques, accordés à l'estime qu'a méritée sa famille, aux espérances que fait concevoir son heureux naturel, l'engagent au sacerdoce, dont il sera la gloire. Les plus célèbres écoles, les maîtres les plus habiles, se disputent l'honneur de le diriger dans les études qui préparent au saint ministère. Mais il est à lui-même,

¹ Deutéronome, XXXII, 10. Voyez l'Histoire de Bossuet, par le cardinal de Bausset, liv. I^{er}, tom. I^{er}, pag. 2 et 3.

par la vivacité et la pénétration de son esprit, un guide plus prompt et plus sûr. Il embrasse, dans ses actives recherches, dans ses fortes conceptions, tout l'ensemble de la science sacrée et de la science humaine, saisissant déjà, d'un coup d'œil perçant, le point qui les réunit, concevant d'avance, par une sorte de pressentiment, l'idée première de ces compositions où il expliquera, en les rapprochant, la suite des révolutions de la terre et des conseils de la Providence, les vues confuses de notre faible raison et les révélations de la sagesse divine. Appelé, non-seulement à connaître, mais à enseigner la vérité, il va chercher, à l'exemple des Pères de l'Église chrétienne, dans les productions de la poésie et de l'éloquence antiques, cet art de la persuasion dont elles renferment le secret; et toutefois il se souvient, comme eux, qu'il est, pour l'orateur chrétien, *des moyens de persuader, que la Grèce n'enseigne point, et que Rome n'a point appris*¹. Ils lui seront accordés : dans son langage original, au milieu de l'éclatante parure qu'il emprunte à l'imagination profane, brillent l'austère gravité des prédicateurs de l'Évangile, la familiarité et la rudesse des apôtres. On croit voir s'élever ces premiers sanctuaires de Rome chrétienne, construits avec les débris du paganisme renversé, et qui, parmi les riches ornements dérobés pour le culte du vrai Dieu au culte des idoles, offraient à la vénération des fidèles les simples et naïfs symboles de la religion nouvelle.

Cependant cette voix, qui charme depuis longtemps les écoles, a depuis longtemps retenti hors de leur enceinte. De bonne heure elle a intéressé la curiosité de ce monde qu'elle troublera plus tard, au milieu de ses pompes et de ses joies, par de si solennels et si terribles avertissements. Contraste singulier de grandeur et de frivolité qu'il ne faut pas reprocher à ce siècle, car on le retrouverait dans tous les temps. Les triomphes apostoliques de Bossuet sont annoncés par une vogue de salon; il s'avance vers la chaire sacrée précédé des applaudissements de l'hôtel de Rambouillet et d'un bon mot de Voiture. Il se rappela dans la suite, avec quelque confusion, ce succès futile de sa jeunesse, qu'on a trop célébré. Prenons conseil de lui-même pour en parler, et, dans la première et heureuse épreuve de son éloquence, voyons surtout la victoire de sa modestie.

Elle ne succomba pas à des suffrages bien autrement imposants. Le vainqueur de Rocroi était venu, entouré des compagnons de sa gloire et des courtisans de sa fortune, présider à l'un de ces actes scolastiques où Bossuet faisait l'essai public de sa science et de son talent. Charmé de la vigueur avec laquelle il repoussait des attaques que rendait plus vives encore une si glorieuse assistance, il fut tenté de prendre part à ce combat, d'un genre nouveau pour lui, et *de disputer*, dit un contemporain², *à un répondant si habile, les lauriers mêmes*

¹ Bossuet, *Panegyrique de saint Paul*.

² L'abbé de Choisy, *Éloge de Bossuet*.

de la théologie. C'eût été une singularité piquante qu'un prince du sang royal, l'appui, l'honneur de la France, argumentant sur les bancs contre un jeune bachelier de l'Université de Paris. Et cependant à une époque où les questions religieuses préoccupaient tous les esprits; où l'éducation les rendait familiers avec les matières de controverse et le langage des écoles, peut-être un tel spectacle eût-il été moins surprenant qu'il ne nous semble aujourd'hui. L'imagination aime à s'arrêter sur cette première rencontre de deux grands hommes que rapprochait, malgré des fortunes et des conditions si diverses, une certaine ressemblance de génie et de caractère; que devaient unir pendant leur vie, le sentiment d'une admiration mutuelle, et, dans la postérité, le partage d'une gloire où se confondent le héros et l'orateur.

Que peut la théologie la plus docte, sans l'humilité, la charité, cette science de l'Évangile? Ce n'est qu'après l'avoir étudiée sous la sainte discipline de Vincent de Paule, que Bossuet ose s'approcher du sanctuaire, pour y recevoir, avec le caractère du prêtre, la mission du docteur. Ne croyez pas que l'honneur d'un titre pompeux, l'appareil d'une imposante cérémonie, occupent en ce moment ses pensées. Il est tout entier au devoir qu'il va s'imposer, et dont il mesure, sans en être découragé, la redoutable étendue. Autour de lui se presse une jeunesse qui l'a vu avec orgueil croître dans ses rangs : des prêtres, des évêques, vieilliss dans les travaux du sacerdoce, et prêts à déposer en d'autres mains le fardeau qui pèse à leurs forces défaillantes, saluent cette naissante lumière de l'Église qui charme et console leurs derniers regards. Mé-lons-nous à cette vénérable, à cette touchante assemblée, et avec elle contemplant Bossuet sous ces traits majestueux et fiers dont un habile pinceau nous a conservé le souvenir. Rendons seulement à cette image de sa forte et auguste vieillesse les grâces, l'éclat du jeune âge, qu'on admirait alors en lui. Voyons-le avec ce visage où se déclarent l'innocence de ses mœurs, la candeur et la générosité de son âme, l'élevation de son génie, où brillent d'avance le désir du combat et la confiance de la victoire, s'avancer, plein d'une sainte allégresse, vers l'autel témoin de la foi doctorale, qui si souvent a reçu les engagements de ses prédécesseurs, de ses pères, comme il les appelle, dans cette famille spirituelle où il va entrer. Cet autel est placé sous l'invocation *des Martyrs*, et ce nom rappelle à Bossuet, au moment où il prononce le serment qui dévoue sa vie à la défense de la vérité, que le docteur qui l'atteste par la parole est aussi une sorte de martyr. Ne pouvant lui offrir l'hommage éclatant de sa mort, il lui promet du moins le continuel témoignage de sa doctrine. «... O vérité suprême, s'écrie-t-il avec un transport qui ravit ses auditeurs et semble le associer à son sacrifice, vérité conçue dans le sein paternel d'un Dieu, et descendue sur la terre pour vous donner à l'homme dans les Écritures, nous nous enchaînons à votre cause, nous lui consacrons toutes nos forces, tout notre être, le souffle qui nous anime. Et com-

ment lui refuser nos sueurs, nous qui lui devons notre sang ? »

Serment solennel, dont les autels sont garants, que Dieu a reçu, et que sans doute il inspira, vous serez sa règle constante, irrévocable. Après plus de cinquante années, toutes conformes à ses promesses, ces paroles mêmes que lui a dictées une vive et soudaine inspiration, ces paroles qu'il n'a point écrites, seront encore gravées en caractères ineffaçables, dirai-je dans sa mémoire, ou plutôt dans le fond de son cœur? Quelques mois avant sa mort, comme on lui témoigne le regret qu'il ne les ait pas conservées, il les répète à l'instant même sans hésiter; il permet qu'on les recueille, et lègue ainsi à l'avenir l'irréfusable témoignage du sentiment dont il fut toujours possédé, l'expression fidèle de toute sa vie.

Lorsque les premiers chrétiens venaient prendre de saints personnages pour les élever au gouvernement des églises, ceux-ci se refusaient le plus souvent à une gloire si dangereuse, et cherchaient au désert un asile contre les instances du monde et les séductions de leur propre cœur. Bossuet, au début de son apostolat, donne un spectacle à peu près semblable. Les succès qui ont attiré sur sa jeunesse l'attention du public et la faveur des grands semblent lui préparer vers les dignités ecclésiastiques une voie prompte et facile; mais il les méprise trop pour ne pas les craindre et les fuir. On le voit, avec étonnement, résister aux offres les plus engageantes, quitter Paris et la cour qui veulent le retenir, et aller ensevelir dans une église éloignée, parmi de modestes fonctions, un génie appelé à de si grandes choses. Là, durant six années, séparé du monde qu'il oublie et dont il se laisse oublier, sans cesse au pied de l'autel ou dans la retraite de son cabinet, il ne s'occupe qu'à chanter les louanges de Dieu, à méditer sa parole : il repasse avec une ardeur nouvelle ce qui a été jusqu'ici l'objet constant de son étude, les livres sacrés, les écrits des Pères, les actes et les décrets des conciles, l'histoire de la religion et de l'Église, cette science de la tradition, qui bientôt, dans la prédication et dans la controverse, donnera à ses paroles tant de force et d'autorité.

Il le faut avouer : une préférence assez naturelle nous porte aujourd'hui vers ces discours où il annonçait, dans un langage sublime, les plus sublimes vérités de la religion. Les sentiments qu'une telle éloquence cherchait au fond des cœurs ne peuvent cesser de lui répondre; ils appartiennent à ce qu'il y a en nous de plus intime; ils sont aussi durables que notre nature elle-même. Un intérêt moins présent et moins vif s'attache à une polémique dont le sujet est souvent bien loin de nous, à des questions qui ont dû passer avec les systèmes humains qui les avaient produites, à la réfutation, désormais inutile, d'opinions qui n'ont plus de vie que par la science et le talent qui les ont com-

¹ Voyez, dans l'Histoire du cardinal de Bausset, liv. I^{er}, tom. I^{er}, p. 56, le texte de ce serment, prononcé en latin, par Bossuet, le 18 mai de l'année 1652.

battues et anéanties. Mais transportons-nous à l'époque où Bossuet s'engagea dans cette guerre de doctrine, et nous trouverons qu'il en était alors autrement.

Au sein d'une société généralement livrée à l'étude et à la pratique de la religion, et que n'en pouvaient détourner entièrement les dissipations et les désordres même de la vie mondaine, s'agitaient des sectes, des écoles nombreuses, qui se disputaient avec ardeur la conduite des esprits. Une curiosité inquiète suivait les vicissitudes de la lutte; des cris de joie ou de détresse s'élevaient à chaque défaite et à chaque victoire. Depuis un siècle, une grande querelle surtout partageait la chrétienté. Des camps, des cabinets, des conseils, elle avait enfin passé, grâce à la fatigue des peuples et des gouvernements, peut-être aussi aux progrès de la raison publique, dans le champ de la discussion et de la controverse. La parole semblait devoir être désormais l'unique arbitre d'un différend que les armes et la politique n'avaient pu juger. Le catholicisme et la réforme plaidaient paisiblement leur cause devant le monde attentif. La solennité d'un tel auditoire et d'un tel débat élevait bien haut la mission du théologien, et plaçait la tribune d'où partait une voix entendue de si loin, au-dessus même de ces chaires où triomphait d'une manière plus sensible l'orateur sacré.

Oui, dans l'opinion de ce siècle, l'interprète inspiré de la parole divine, le panégyriste sublime de la gloire humaine s'effaçaient devant l'auteur de ces traités, de ces histoires qui rendaient l'Église victorieuse de l'hérésie. Quelles acclamations retentirent de toutes parts lorsque, dans un livre où la science se cachait sous les formes les plus modestes et les plus simples¹, Bossuet exposa avec sincérité, avec candeur, sans autre éloquence qu'une expression claire et précise, la véritable *foi catholique*; lorsque, dans un second ouvrage², il entreprit de désabuser la réforme sur elle-même, de lui montrer sa nouveauté, qui la condamnait en la séparant de l'antique, de l'immuable vérité; l'incertitude et l'inconstance de sa foi, inévitablement entraînée, par le défaut de son origine, à de perpétuels changements; la désunion de tant de sectes, incapables de s'accorder entre elles ni avec elles-mêmes, menées sans cesse, par leurs efforts multipliés pour se comprendre, se rapprocher, se rassembler en un seul corps, à des systèmes nouveaux, à de nouvelles divisions; enfin, pour dernier terme, la dissolution de toute Église, l'anéantissement de tout lien commun, de toute règle, de toute autorité, l'indépendance absolue de la pensée individuelle, le combat de la philosophie sceptique contre la révélation!

Tel est en effet le tableau retracé par Bossuet dans cette célèbre *Histoire*, où il a raconté les *variations des églises protestantes*, tableau plein d'étendue et de variété, qui renferme le développement complet de la réforme, ses commencements, ses progrès,

¹ Exposition de la foi catholique.

² Histoire des variations des églises protestantes.

ses discordes intestines, ses destinées futures, l'annonce nouvelle alors des conséquences cachées dans son principe, et que le temps a mises à découvert. On ne sait en vérité ce que cette admirable production a de plus surprenant. Est-ce cette sagacité, cette pénétration, ce coup d'œil perçant qui démêle les doctrines les plus enveloppées, les plus obscures, et pour qui leur avenir même n'a pas de secrets? Est-ce la grandeur du dessein, l'immensité, l'exactitude des recherches, la simplicité de l'exposition, l'enchaînement lumineux des faits, le mouvement entraînant des pensées, la chaleur, l'éclat, la franchise du style? Que dirons-nous enfin? Est-ce l'intérêt et la vie dont Bossuet a su échauffer une matière en apparence si aride, tous ces débris, toute cette poussière de systèmes usés, détruits par la dispute et consumés par le temps? Il les réveille, il les ranime, il les revêt d'une apparence sensible, il leur prête un corps et un visage; les voilà devenus une sorte de personnages abstraits, qu'il fait mouvoir sur cette scène étrange, ouverte par son art au spectacle tout intellectuel de la lutte des idées. Mais derrière ce théâtre fantastique, où les conceptions de l'esprit semblent seules appelées à jouer un rôle, on découvre un théâtre plus réel, où paraissent avec des formes plus vivantes, sous des traits plus prononcés, toutes les passions de l'homme, ses vices et ses vertus, ses talents et son génie. C'est l'ardent, l'impétueux Luther, qui ravit, qui subjugué, qui entraîne le monde; c'est le doux, le docile Melancthon qui suit, en gémissant de ses excès, ce maître tyrannique; c'est le hardi Zuingle, le subtil Bucer, le sombre et dur Calvin; ce sont les peuples, les grands, les rois, emportés par ces conducteurs audacieux dans la sanglante carrière des persécutions, des révoltes, des guerres civiles; c'est la société politique ébranlée par le mouvement qui agite les fondements de l'Église.

Ainsi l'intérêt de l'histoire se mêlait, dans ce livre, à l'intérêt, alors si populaire, de la discussion théologique. Faut-il s'étonner de l'effet prodigieux que son apparition, longtemps et impatientement attendue, produisit en Europe? Réduite, après tant d'agressions, à se défendre elle-même, la réforme suscita de toutes parts, contre Bossuet, ce qu'elle comptait de plus savants et plus habiles théologiens. Et véritablement le talent et l'instruction ne manquèrent pas, dans cette lutte, aux Burnet, aux Bagnage, aux Jurieu même. Si, à la fin, ils succombèrent, ce ne fut pas sans avoir vivement disputé la victoire. Mais que pouvaient-ils pour une cause si désespérée et contre un tel adversaire? Resserrés par Bossuet dans un défilé sans issue, pressés entre le principe de l'autorité, et l'esprit de doute et d'indifférence; forcés, pour échapper à cette alternative, de contester subtilement ou l'immuabilité de notre Église, ou leur propre inconstance, ils devaient tomber à leur tour dans les contradictions et les inconséquences qu'ils voulaient justifier, et chacune de leurs réponses ajoutait un chapitre de plus à l'*Histoire des variations*. C'était en quelque sorte par leurs efforts que s'étendait, se perfection-

nait cette grande et belle composition: car on n'en peut détacher les écrits consacrés à sa défense, et qui, sous des titres divers, n'en sont que la continuation et le complément¹. Une contradiction opiniâtre et violente y développait sans cesse des mérites nouveaux; elle y amenait d'importantes questions d'histoire et de politique, et faisait paraître, à côté du savant théologien, le critique judicieux, le publiciste profond, le peintre des grandes scènes de l'humanité. Sa dialectique devenait plus pressante et plus impétueuse, son style plus véhément et plus hardi: dans chacune de ses paroles éclataient le sentiment involontaire de sa force, l'impatience de sa conviction, qui s'irritait contre des obstacles tant de fois renversés et toujours reproduits, son dédain pour les impuissantes fureurs auxquelles s'abandonnaient ses adversaires. Et en même temps, cette éloquence passionnée tempérée son ardeur par les ménagements de la charité: elle réservait ses foudres pour les doctrines, et se montrait indulgente et douce aux personnes: c'était toujours le chrétien qui, plein de la modération que recommande et qu'inspire l'Évangile, avait, dans la première chaleur de ses controverses, adressé à ceux qu'il combattait ces pacifiques paroles: « Je sais honorer en vous, outre la nature qui nous est commune, le baptême de Jésus-Christ, que vos erreurs n'ont point effacé ».

Et qu'on ne voie pas là une de ces formules d'égard et de courtoisie par lesquelles la politesse du monde cherche à couvrir l'aigreur et l'emportement de la dispute. Bossuet, étranger à de tels excès, n'avait pas besoin de descendre aux complaisances qui les corrigent. Il professait la vérité pour elle-même, sans hauteur, mais sans faiblesse, s'oubliait et oubliant ses adversaires dans cet austère devoir, incapable d'y mêler jamais les frivoles considérations de son orgueil ou de l'amour-propre d'autrui. De là, un langage dont la sincérité et la rudesse même blessèrent quelquefois des oreilles trop accoutumées aux délicatesses d'un commerce sans franchise. De là aussi, au milieu de cette sévérité, une expression inattendue de tendresse chrétienne pour des frères égarés, qu'il voulait convaincre et ramener. Celui auquel il adressait plus particulièrement les paroles que nous rappelions tout à l'heure³, l'eut pour ami comme pour antagoniste; malgré la diversité de leurs croyances, la vivacité et l'éclat de leur différend, jamais les liens qui les avaient unis ne se relâchèrent. Touchant attachement qui les honore également tous deux, et qu'on pourrait se contenter d'opposer pour toute réponse à ce reproche banal de rigueur et de dureté, dont on poursuit si légèrement la mémoire de Bossuet!

La vérité qu'il défendait avec de si nobles armes

¹ Défense de l'Histoire des variations; Avertissements aux protestants sur les lettres de M. Jurieu; Commentaire sur l'Apocalypse; Instructions pastorales sur les promesses faites à l'Église, etc., etc.

² Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri.

³ Paul Ferri.

semblait lui prêter sa force dans les rencontres les plus périlleuses. C'est ce dont témoignent hautement, parmi ce grand nombre de contemporains qu'il a conquis à l'Église, ceux qui, déjà ébranlés par ses écrits, ont succombé sous l'éloquence de sa parole; c'est ce que nous révèle le récit où il a proclamé si modestement sa victoire sur l'un des premiers docteurs de la réforme². Quelques pages, tracées rapidement au sortir de cette mémorable conférence, sous l'inspiration encore présente de ses pensées et de ses discours, nous font connaître les avantages qu'il portait dans ces controverses souterraines: une mémoire savante, à laquelle rien n'échappait, et que ne pouvait déconcerter aucune autorité imprévue; une précision d'idées qui retenait la discussion dans ses limites naturelles, et la précipitait, par une pente inévitable et rapide, vers le terme fixé d'avance à son cours; une facilité d'élocution, une promptitude de réparties, un esprit d'à-propos, qui s'emparaient de tous les accidents de l'entretien, pour les tourner à l'avantage de sa cause: voilà ce qui se reproduit, dans cette relation, avec le mouvement tout dramatique de la résistance la plus obstinée qu'eût encore rencontrée Bossuet. Pressé par son redoutable adversaire, il ne peut quelquefois se défendre d'une terreur religieuse, en songeant que le salut de ses auditeurs dépend de ses paroles, et qu'il risque, par sa faiblesse, de mettre leur âme en péril et la vérité en doute. Noble aveu, qui le montre étranger aux soucis ordinaires de la vanité humaine, uniquement touché de l'intérêt sacré commis à ses efforts, et livré avec lui aux chances incertaines de la dispute.

Lorsqu'une sage et bienfaisante politique, une théologie pacifique et conciliante, réunies un instant par la pensée de mettre un terme aux longues dissensions de la chrétienté, entreprirent de ménager le retour des luthériens à la communion catholique³, Bossuet se trouva, quoique sans mission, sans pouvoirs, par la seule autorité que lui avaient acquise ses travaux et son caractère, appelé à devenir l'arbitre de cette importante négociation. C'est à lui qu'on s'adressa d'abord, comme au représentant reconnu de son Église; c'est avec lui que traita Leibnitz. Le philosophe et le théologien étaient attirés l'un vers l'autre par cette espèce de curiosité qui fait rechercher aux grands esprits la compagnie des esprits de leur ordre. Une correspondance s'établit entre eux sur la transaction qui devait confondre, par leurs soins, en une seule croyance, deux croyances jusqu'alors ennemies: diplomatie nouvelle, où se trouvaient engagés les intérêts les plus difficiles à concilier, ceux de la conscience. Si, dans ce débat, la supériorité du savoir put quelquefois rester indécise, l'avantage de la franchise parut toujours appartenir à Bossuet. Tandis que

² Saurin, Éloge historique de Bossuet; Journal des savants, 8 septembre 1704; l'abbé de Dangeau, Dialogues sur la religion, etc.

³ Conférence avec M. Claude, ministre de Charenton, sur la matière de l'Église.

³ En 1690.

son adversaire étalait un appareil d'érudition et de subtilités théologiques, peu propre à éclaircir des questions que la dispute n'avait que trop embarrassées; tandis qu'il retardait ainsi la conclusion d'un accord si désiré, pour servir, comme on l'a cru, les vues changeantes de la politique temporelle, Bossuet ne cessait de déclarer ouvertement ce que l'Église pouvait souffrir, ce qu'elle devait refuser; il se montrait inflexible sur le dogme, dont les hommes ne sont pas maîtres, et en même temps facile sur la discipline, qui peut changer avec les lieux et les temps, au gré de l'autorité qui l'a faite. Ses efforts furent inutiles, ses espérances furent trompées; cette négociation, où il était entré avec tant d'ardeur, plusieurs fois quittée et reprise, fut enfin abandonnée; mais ses lettres sont restées comme un monument des dispositions sincères et bienveillantes qu'il y apporta: elles attestent que, tout zélé qu'il était pour le maintien de la foi, il n'était rien moins qu'étranger aux égards, aux ménagements, aux compositions d'une sage tolérance.

Une telle expression pourra surprendre ceux qui ne jugent de son caractère que sur les déclamations de ses détracteurs, et se sont accoutumés, sans examen et de confiance, à le regarder comme le modèle, comme le type de l'esprit de persécution. Mais de grâce, qu'on nous le dise, qui donc Bossuet a-t-il persécuté? les hommes ou les doctrines? L'un est aussi légitime et aussi saint que l'autre est inique et impie, ce n'est pas assez dire, insensé. Attaquer ouvertement l'erreur, la combattre à outrance jusqu'à ce qu'on l'ait détruite dans les esprits, ce n'est pas seulement le droit et le devoir du docteur apostolique, c'est celui du publiciste, de l'historien, du philosophe, du savant: c'est l'innocente et nécessaire intolérance de la vérité, que le faux blesse et irrite, qui ne peut vivre en paix avec lui, qui ne se donne pas de repos jusqu'à ce qu'elle l'ait chassé du domaine de l'intelligence, qui n'appartient qu'à elle et où elle veut habiter seule: c'était celle de Galilée, lorsqu'il déclarait la guerre à des systèmes établis depuis des siècles dans la possession paisible de la science et sous l'apparente protection du dogme. Ceux-là étaient tout autrement intolérants, qui, méconnaissant les privilèges de la pensée humaine, entreprenaient de la réduire par d'injustes et impuissantes rigueurs, qui prétendaient la punir et la réfuter par la prison. Est-il besoin de dire que Bossuet fut trop éclairé et trop sage pour croire utile et permis ce qui n'est pas même possible? Il avait trop de foi pour se défier de sa cause, et appeler au secours de l'arche sainte ce bras humain qui n'y peut toucher sans se briser et périr: il défendit constamment par les armes de la charité et de la parole une religion que la charité et la parole ont établie toutes seules, et qui ne veut pas d'autres appuis.

Son langage, je le sais, ne répondait pas toujours

¹ Voyez, dans l'*Histoire* du cardinal de Bausset, liv. XII, tom. IV, l'exposé de cette négociation, et ses conjectures sur les secrets motifs de la conduite de Leibnitz. Voyez aussi l'article LEIBNITZ dans la *Biographie universelle*.

à sa conduite. On voudrait effacer de ses discours quelques louanges officielles, adressées à l'intervention de la puissance publique, dans les affaires de la religion: c'est avec regret, surtout, qu'on l'entend mêler sa voix à celle de son siècle, qui célèbre, par des louanges trop magnifiques et trop unanimes, l'acte d'un zèle sans lumière et sans charité, d'une politique sans équité et sans prévoyance. Du moins resta-t-il étranger aux conseils qui le préparèrent; et quand ses suites cruelles et désastreuses eurent éclaté, il fut le premier à les détester hautement, à faire prévaloir dans le gouvernement du monarque, dont on avait surpris la foi, des mesures plus modérées et plus efficaces, moins funestes à l'État, moins contraires à l'Évangile. Il n'avait pas attendu ce retour aux seuls moyens de persuasion que puisse avouer la douceur de ses préceptes, pour repousser en leur nom, loin du troupeau confié à sa garde, des rigueurs et des violences dont il eût voulu sauver la France entière. On l'avait vu, armé de sa houlette pastorale, se jeter au devant de ce glaive temporel levé sur les consciences, et qui faisait à la foi qu'on s'imaginait défendre de si profondes blessures. Faut-il après cela se montrer sévère pour un hommage oratoire accordé à d'impérieuses bienséances, et qui, sans l'éloquence qui a rendu impérissable chacune de ses paroles, se serait perdu dans l'éclat de sa généreuse charité? Écoutez, vous qui l'accusez, sur ce garant, d'une religion inhumaine, écoutez comme parlait de ce persécuteur une Église opprimée: « Il n'emploie pour nous persuader que des voies évangéliques. Il prêche, il compose des livres, il fait des lettres, et travaille à nous faire quitter notre croyance par des moyens convenables à son caractère et à l'esprit du christianisme. . . » Voilà toutes les persécutions de Bossuet, comme les raconte, dans le secret d'une correspondance familière, un ministre protestant ².

On nous arrête: on nous rappelle qu'il a poursuivi sans ménagement un de ses frères dans la foi, un de ses collègues dans l'épiscopat, celui qu'il avait voulu consacrer de ses mains, celui qu'il avait nommé son disciple et son ami, le sage, l'aimable, l'éloquent Fénelon. Ne vantez plus, nous dit-on, un zèle qui s'est ainsi laissé emporter par une frivole question de théologie mystique. Mais cependant si Bossuet a jugé cette question sérieuse et grave; s'il a pensé que les pieuses illusions du pur amour pouvaient porter atteinte à la véritable piété, remplacer la pratique et les œuvres par un dangereux état de contemplation et d'extase, exposer l'âme sans défiance et sans secours à la surprise des sens; si cette doctrine lui a paru emprunter du caractère sacré de son interprète, de l'autorité de ses vertus et de son génie, un attrait qui la rendait plus séduisante et plus contagieuse; qui pourra le blâmer, lui docteur, lui gardien de la science sacrée, d'avoir obéi au cri de sa conviction et de sa conscience, qui lui dénonçaient l'erreur, et lui

¹ *Orais. fun. de le Tellier; Discours sur l'unité de l'Église.*

² Voyez la lettre du ministre Bourdieu, citée par le cardinal de Bausset, au livre XI de son *Histoire*, tom. IV, pag. 83.

commandaient de la poursuivre? Nous plaignons les disgrâces de Fénelon; nous révérons sa candeur, sa constance, son humble et glorieuse soumission: mais quand nous voyons Bossuet faire à son devoir, ou du moins à ce qui lui semble tel, le sacrifice de ses plus tendres affections, braver les malignes interprétations d'un monde étranger à ses religieuses sollicitudes, qui lui supposera des vues intéressées et perverses, les bassesses de la jalousie, les hauteurs de l'orgueil? qui lui imputera les torts, hélas! trop condamnables de ses partisans? qui cherchera à surprendre curieusement dans ses discours, dans ses écrits, dans sa conduite, ces mouvements irréguliers que mêle la passion à toutes les querelles des hommes, même aux plus saintes? Alors, frappés d'un si douloureux dévouement, nous ne pouvons pas non plus lui refuser quelque part de notre admiration et de notre pitié.

C'est ainsi que, fidèle aux serments de sa jeunesse, Bossuet devient, selon ses paroles, le martyr de la vérité. Pour elle souffrent en même temps, et l'un par l'autre, les deux plus illustres apôtres qu'elle ait en ce moment sur la terre. Tandis qu'ils tiennent en suspens les spectateurs d'un débat si animé, où une persuasion intime se montre tour à tour si impétueuse et si touchante, où le savoir et l'éloquence sont sans cesse excités à de nouveaux et plus étonnants efforts, la vérité triomphe à la fois par leur victoire et par leur défaite; tous deux, malgré la diversité de leurs idées, de leurs caractères, de leurs talents, de leurs succès, l'établissent de concert par cette ardeur commune qu'ils apportent à sa cause. Si quelques traces d'une querelle trop vive subsistent encore dans des cœurs faits l'un pour l'autre, et qui ne peuvent longtemps demeurer séparés, la conformité de leur vertu les rapproche en dépit d'eux, et prépare une réconciliation à laquelle le temps seul a manqué.

Il faut passer sur des travaux qui, par leur nombre, leur étendue, la multiplicité des faits auxquels ils se rattachent, se prêteraient mal à une exposition rapide: il faut renoncer à suivre dans ses œuvres ce zèle vigilant et infatigable qui se portait en tous lieux au secours de la foi. Bossuet, que son incorruptible orthodoxie sauva seul dans ce siècle du joug des systèmes et des partis, devint naturellement leur arbitre; il les contint, tant qu'il vécut, dans de justes bornes par cette *dictature* que lui avait déferée un consentement universel. Simple docteur, simple évêque, sans ces dignités éminentes auxquelles le désignait le vœu public, il gouvernait l'Église gallicane; il lui communiquait sa modération et sa fermeté; il l'inspirait de son esprit, l'anima de sa parole. Par lui étaient réprimées les maximes corruptrices, les prétentions outrées, les manœuvres turbulentes; par lui étaient maintenus et conciliés tous les droits légitimes; par lui se conservaient la concorde, la paix, l'unité. Tout l'épiscopat français s'exprima par sa bouche dans ces jugements solennels qui rappelèrent les véritables

³ Saint-Simon.

règles de la discipline et des mœurs; dans cette immortelle *déclaration* où furent marqués avec tant de précision les rapports du sacerdoce et de l'empire, de l'Église et du saint-siège, l'étendue et les limites de ces puissances que Dieu a faites indépendantes, qui doivent s'unir, mais qui ne peuvent jamais ni se confondre, ni se combattre, ni s'opprimer ¹.

La doctrine qu'ont maintenue jusqu'à nous, dans notre patrie, la politique de nos rois, la piété et le patriotisme de nos magistrats, la science de nos publicistes et de nos docteurs; la doctrine qui, parmi tous ses défenseurs et ses interprètes, peut compter un saint Louis, un Talon et un d'Aguesseau, un Pithou, un Gerson, un Fleury; qui, toujours enseignée dans nos écoles, souvent approuvée des écoles étrangères, jamais condamnée au tribunal de l'Église, remonte, par une tradition que les fureurs de la Ligue ont seules interrompue, jusqu'aux institutions primitives du christianisme; cette doctrine, véritablement chrétienne, plus encore que française, parut recevoir, en cette occasion, du génie de Bossuet une consécration nouvelle. Bossuet, qui la fit triompher, qui, pour en perpétuer la victoire, en rassembla, dans un docte ouvrage légué à l'avenir ², les preuves et les titres, Bossuet en est demeuré avec justice le plus glorieux représentant. Ce sont là les plus importants de ses actes, car ils lui ont survécu; ils durent encore; aujourd'hui comme au dix-septième siècle ils protègent contre les entreprises d'une inquiète et téméraire théologie les droits du pouvoir temporel et ceux des Églises: que dis-je? la suprématie pontificale et l'unité catholique elles-mêmes, trop souvent mises en péril par ces excès. Lorsqu'une érudition qu'il avait convaincue d'ignorance et de mensonge, des sophismes que sa raison avait fait taire, se sont enhardis à rompre le silence, et, grâce à un long oubli, ont tenté de séduire les esprits par une fausse nouveauté, il a suffi, pour les confondre, de leur opposer le nom et l'autorité de Bossuet. Réveillé au fond de son tombeau par le bruit de ces controverses renaissantes, il a reparu dans une lice qu'il semblait avoir fermée pour toujours; et, comme ce vieil athlète de la Fable, que nous rappelle un souvenir peut-être trop frivole, il y a laissé tomber ces armes puissantes et victorieuses, ces redoutables gages de combat qui étonnent la faiblesse de notre âge, et qu'aucun adversaire ne relèverait impunément.

DEUXIÈME PARTIE.

Bossuet vivait encore, lorsqu'une voix hardie ³, parlant d'avance le langage de la postérité, le sa-

¹ Assemblée de 1700.

² Assemblée de 1682.

³ *Défense de la Déclaration du clergé de France, sur la puissance ecclésiastique*, publiée seulement en 1730, plus de vingt-cinq ans après la mort de Bossuet.

⁴ La Bruyère, dans son *Discours de réception à l'Académie française*, le 16 juin 1693. Bossuet n'est mort qu'en 1704.